

Copie anonyme - n°anonymat : 870126



Z2-00102
870126
Dis phi BL

Code épreuve : 260

Nombre de pages : 8

Session : 2023

Épreuve de : PHILOSOPHIE

Consignes

- Remplir soigneusement l'en-tête de chaque feuille avant de commencer à composer
- Rédiger avec un stylo non effaçable bleu ou noir
- Ne rien écrire dans les marges (gauche et droite)
- Numéroté chaque page (cadre en bas à droite)
- Placer les feuilles A3 ouvertes, dans le même sens et dans l'ordre

L'artiste Marina Abramović, née à Sofia en Europe de l'Est, est une « performeuse » qui pratique le « body art » et le « body language ». Dans une vidéo devenue virale sur le Net, elle s'impose de demeurer plusieurs heures consécutives sur une chaise sans bouger afin de tester les limites physiologiques et mentales de son propre corps. Interrogée sur les raisons d'une telle pratique, Abramović a répondu qu'elle recherchait à travers ses performances artistiques le bien-être.

Dans une tradition stoïcienne, la poursuite inachevable de l'ataraxie, c'est-à-dire l'absence de troubles intérieurs, est une volonté d'atteindre la pureté de l'âme et donc le bonheur humain. La notion de « bien-être » est la conjonction de deux syntagmes qui relèvent de deux champs épistémologiques a priori éloignés, puisque le premier (« bien ») fait référence dans son sens premier à la morale tandis que le second renvoie plutôt à la métaphysique ou l'ontologie. Néanmoins, leur rassemblement dans un terme unique interroge. En premier lieu, il indique qu'il ne s'agit pas pour les hommes de simplement vivre, mais de bien vivre ou vivre bien... Mais le bien en question est lui-même indéterminé, car il peut être synonyme d'une vie riche, digne ou heureuse, sans que l'une des équivalences ne puisse être privilégiée. Aujourd'hui, la question du bien-être est la pureté d'achoppement sur laquelle reposent de nombreux débats de société, à l'instar de celui sur la fin de vie et la mort volontaire (euthanasie et suicide assisté) par exemple. On peut d'ailleurs observer au cours des dernières années une tendance générale dans les sociétés occidentales à la multiplication des lieux spécifiques (spas, stations balnéaires, milieux d'EHPAD spécialisés dans le divertissement des résidents et à vocation récréative...) dédiés au bien-être. L'adoption des méthodes de relaxation et de détente (méditation) expiratoire avec des exercices sur la compression de la cage thoracique) des maîtres-yogis de la tradition bouddhiste est de plus en plus fréquente. Le savoir et la capacité de maîtrise des dalaï-lamas, qui parviennent jusqu'à la maîtrise des

publiques et des battiments du cœur impressionne. Il apparaît alors que les temples accrochés aux sommets des monts du Népal en Asie sont des harmones de paix et de bien-être, qu'il s'agit donc d'adapter au climat européen. Mais un tel constat nous force à questionner la différence qualitative souvent posée entre quête universelle du bonheur et recherche de gratifications matérielle et symbolique qui, quant à elle, se rapproche plus du concept de bien-être entendu dans son sens et aspect matérialiste. En effet, dans l'opinion commune, le bien-être n'a pas un sens aussi extensif et illimité que celui de bonheur, puisqu'il désigne et nomme avant tout un sentiment ou une sensation physique de satisfaction. Le bien-être, c'est quand, comme le veut l'adage populaire, « on se sent bien dans sa peau ». On voit ainsi qu'il existe une compatibilité évidente entre bien-être et bonheur mais sans que les deux termes se recoupent totalement. De plus, la question du bien-être trouve son pendant négatif dans l'interrogation du « mal-être », qui peut être rapproché du mal de vivre, d'un sentiment de malaise ou d'inconfort pénible qui provoque de l'anxiété, voire une angoisse existentielle. En effet, la quête de l'ataraxie ou de la sérénité a pour corollaire symétrique la fuite, ou un désir de fuir, tous les maux qui plombent notre existence. Pourtant, le bien-être mérite d'être étudié avec une focalité large et englobante qui puisse exposer les aspects multidimensionnels de cette notion. On voit ainsi qu'une approche intéressante serait d'appréhender le bien-être non pas seulement sur le mode de la « checking list » en listant les cases d'une série d'indicateurs de bien-être, mais en cherchant aussi à qualifier la complexité des relations en jeu entre le bien-être et sa mesure.

La construction d'une société du bien-être peut-elle être un objectif souhaitable ou même possible à réaliser, et correspond-t-elle à une volonté de combler le désir anthropologique de bonheur humain ?

Il nous venons que la quête de bonheur est universelle et qu'elle s'incarne et se traduit principalement par la recherche de son propre bien-être, ainsi que de ceux que l'on aime (I)

Mais plutôt que l'atteinte utopique du bonheur, un objectif de société plus réaliste et plus ambitieux pourrait être la maximisation individuelle du bien-être de chacun de ses membres, ce qui impose d'adopter une conception utilitariste (II)

Finalement, le bien-être doit être envisagé non pas de manière holiste

mais subjectivement, à partir de l'expérience d'un sujet (III)

* *
*

Tous les hommes aspirent au bonheur, qui est un objet suprêmement désirable, et donc à fortiori au bien-être, qui en est l'une des composantes principales

Le bien-être est un aimant puissamment attractif et qui excite le désir des hommes en ce qu'il leur promet une marche vers un avenir radieux et heureux. En effet, dans son Traktat théologico-politique, Spinoza démontre que la quête des affects joyeux est l'un des principaux guides de l'action humaine, et même de tout être sensible susceptible d'être affecté par des passions. Pour Spinoza, le conatus, défini de manière souveraine et libre par Dieu à travers le droit de nature conféré à chacun, exprime le désir de vivre du sujet. Le désir de vivre oscille entre deux passions fondamentales contraires, la Joie et la Tristesse, dont tous les autres affects ne sont que des formes recomposées. Ainsi le bien-être équivaut à un accroissement du désir de vivre tel que l'exprime l'essence du conatus. La recherche des affects joyeux et la fuite des affects tristes est une donnée fondamentale du comportement et du vécu humain en ce qu'elle conditionne notre rapport au monde et à nous-mêmes. Pour le dire autrement, le niveau de bien-être s'observe à travers l'observation d'une augmentation, d'une diminution ou d'une stagnation des affects joyeux et tristes. Le bien-être se divise ainsi en mieux-être (passage d'un état de moins grande perfection à un état de plus grande perfection suite à la collection de passions joyeuses) et mal-être (passage d'un état de plus grande perfection à un état de moins grande perfection)

La contradiction apparente entre le désir de bonheur humain et l'observation fréquente du malheur des hommes nécessite d'interroger les causes véritables du bien-être. Spinoza établit dans son ouvrage une nette distinction entre les biens illusives et le bien suprême, seul capable de satisfaire aux attentes des hommes. Le philosophe n'emploie jamais l'expression de « faux biens » ou « biens faux » mais plutôt les biens « ordinaires » de la vie quotidienne pour désigner ces biens utiles certes, mais dont la possession n'est jamais assurée et qui sont causes de nombreux tourments. L'attachement trop important aux biens d'usage et aux commodités matérielles est le signe d'un amour excessif de notre bien-être qui découle d'une ignorance profonde de la véritable nature et valeur des choses. C'est pourquoi, si l'éthique spinoziste est un appel à se détourner des morales philosophiques qui prônent la résignation et la soumission aux affects tristes (continence, charité, frugalité, pauvreté...) pour adopter une morale joyeuse, Spinoza n'en met pas moins en garde contre la tentation de l'ignorance, qui conduit tout aussi sûrement au malheur.

Le bien-être balance ainsi entre deux pôles, celui de la recherche du bonheur qui est un objectif légitime et louable en soi et celui de la prudence et du discernement, tant il est vrai que parfois les deux peuvent sembler contradictoires. Mais ce qu'il est important de souligner, c'est la façon dont Spinoza pense le bien-être comme une vocation de l'homme, considéré comme unité psycho-physique. Le bien-être a une double dimension corporelle et spirituelle; car l'âme, en tant qu'elle est l'idée du corps, et le corps, en tant qu'il est l'objet de l'âme, sont indissociables. Dès lors, penser le bien-être implique de l'aborder dans toute la complexité de ses manifestations. C'est finalement dire que la quête du bien-être ne peut pas faire l'économie d'une réflexion sur les liens unissant le corps et l'âme. Par exemple, Babinski dans son étude de l'anesthésie en 1914 a bien montré, après une succession d'expériences cliniques opérées sur un homme estropié, que l'esprit et le corps s'influencent mutuellement et s'entraident communément leurs fortunes et infortunes. Le bien-être admet donc au moins ces deux dimensions.

On a montré que la recherche du bien-être est universalisable, même si elle a besoin d'être orientée (comme dans le cas de l'alcoolique qui ne vit à tort que la consommation de boissons alcoolisées va accroître son bien-être...). Mais l'atteinte d'un tel objectif - celui de la construction d'une société du bien-être pour tous - est-elle à notre portée, voire même souhaitable?

* *
*

Plutôt que la quête d'un hors-bien du bonheur, le bien-être est un objectif réalisable et souhaitable à l'échelle d'une société.

La fin étant posée, la question du bien-être se déplace vers celle de la réalisation concrète et effective de celui-ci. En d'autres mots, quels moyens déployer pour agir avec efficacité en direction d'une société du bien-être pour tous? Pour Hans Jonas dans Le Principe Responsabilité, la quête du bien-être et du progrès matériel est un silent profane de la vieille tradition judéo-chrétienne. Pour le philosophe, le vouloir est médiatisé par le répugnant, de sorte que toute analyse du bien-être doit nécessairement commencer par celle du mal-être. Cela parce que l'on peut fort bien vivre en l'absence du Bien suprême, mais non pas en compagnie du mal suprême. La lecture qu'il donne du mythe de la chute d'Adam et Eve dans le récit de la Genèse est sur ce point édifiante. Pour lui, le bien-être que connaissent le premier homme et

Copie anonyme - n°anonymat : 870126

Emplacement
GR Code

Code épreuve : 260

Nombre de pages : 8

Session : 2023

Épreuve de : PHILOSOPHIE

Consignes

- Remplir soigneusement l'en-tête de chaque feuille avant de commencer à composer
- Rédiger avec un stylo non effaçable bleu ou noir
- Ne rien écrire dans les marges (gauche et droite)
- Numéroté chaque page (cadre en bas à droite)
- Placer les feuilles A3 ouvertes, dans le même sens et dans l'ordre

La première femme dans le paradis terrestre n'a pas pu être évaluée par ses derniers à sa juste valeur, car ceux-ci n'ont pu en goûter véritablement la saveur qu'au moment où, chassés de l'endroit divin, ils se sont trouvés exilés et maudits par Dieu sur une terre au sol infertile. Dès lors, pour Jonas, la quête du bien-être ramène à cette quête originelle du paradis perdu, dans lequel le mal-être n'existait pas.

On peut certes croire et penser que l'idéologie du Progrès, dont l'acmé peut se situer au moment de l'écriture par Marx des livres du Capital, témoigne d'une volonté de rétablir des conditions de vie propices au développement de l'activité de l'homme. Et c'est la raison pour laquelle Jonas, fort de cette constatation, s'inquiète et alarme sur les possibles conséquences de la construction d'une société du bien-être. L'essor des techniques modernes industrielles met en danger de mort, tel une épée de Damoclès, la possibilité d'une survie et d'une pérennité de l'espèce humaine. En effet, les promesses utopiques de parachèvement d'un modèle de bien-être (société égalitaire dans laquelle les hiérarchies de classe et les classes elles-mêmes sont abolies par exemple comme dans le cadre des sociétés socialiste et communiste) se sont souvent révélées être des cache-misères et des tromperies illusionnaires mais dangereuses. Pour Jonas, la protection de l'environnement, plus que sa destruction, est aujourd'hui l'unique moyen de préservation de la vie humaine sur Terre, et donc d'assurer le bien-être des générations actuelles et futures.

Le questionnement sur ce que constitue le bonheur au sein d'une société est complexe, mais peut être moins que ce que peut être le bien-être. En effet, au-delà de ce paradoxe logique, il est évident que l'application de modèles de bien-être sont ~~×~~ difficiles. Un débat d'actualité est celui soulevé par la possibilité offerte par certains pays européens de droit de se suicider (Espagne, Suisse, Belgique...)
La psychanalyste de Lyon Charazac-Brunel dans son ouvrage publié

en 2013 Le suicide des personnes âgées reprend les termes du débat mais en adoptant une position ferme sur les dérives qu'une telle conception du bien-être peut impliquer. En effet, la dévalorisation du suicide des vieilles personnes est pour elle un signe inquiétant de la surrection d'une « banalisation » mortifère du suicide. La considération des souffrances et peines endurées par les victimes, qui cherchent donc à y échapper en mettant fin à leurs jours (cf le pendu de Pascal qui cherche le bonheur jusque dans l'accomplissement de son acte d'exécution) ne justifie aucunement l'adoption d'une législation plus conciliante sur ce point là. Ainsi, on voit bien que le problème du bien-être achoppe également sur des questionnements éthiques et moraux, de sorte que demeure toujours une ambiguïté fondamentale du bien-être, toujours susceptible d'être pris entre deux feux contraires.

On a ainsi vu que maximiser l'utilité de chacun dans les organisations complexes n'est pas un objectif facilement atteignable. Le bien-être, parce qu'il est pluridéfinitionnel, est toujours disputable et disputé, ce qui ne favorise généralement pas l'émergence d'un consensus clair. Dès lors, ne faut-il pas essayer de se débarrasser d'une approche holiste en faveur d'une approche subjective du bien-être ?

* *

*

Finalement, le bien-être gagne à être envisagé non pas de manière « macro » ou holiste mais de manière subjective.

À l'échelle microsocioéconomique, l'unité de base d'une société est un individu. Le bien-être général (« common good » dans la déclaration d'Indépendance de 1776) peut ne pas correspondre au bien-être particulier, ce qui est source de conflits dans les arbitrages. En effet, Langquithem montre dans Le Normal et le Pathologique que le bien-être est éminemment subjectif, et qu'il se rapporte principalement à un sujet conscient et qui souffre. Langquithem cite souvent le propos du chirurgien français René Leriche, pour lequel « La santé, c'est la vie dans le silence des organes ». Autrement dit, le bien-être ne se sent pas puisqu'il correspond à une situation dans laquelle l'individu s'éprouve comme « normal », c'est-à-dire avec une pleine disposition de ses capacités

mentales et physiques. Ce n'est que lorsque la maladie apparaît, et seul le patient peut en droit dire ce qu'être malade veut dire, que le monde vacille et que les certitudes quant à son bien-être s'effondrent. Sur ce point, Langquihem a cherché à démontrer que le seul rapport qui peut entretenir le médecin avec son patient est celui de l'expectative prudente, qui cherche à se placer au niveau d'autrui pour écouter son mal-être et tenter, avec sa participation active, de l'en guérir.

Le bien-être varie donc en fonction de la complexion de chacun et de ses réactions au milieu qui l'entoure. Pour Langquihem, le bien-être - ou la santé, peu importe - s'appréhende non pas de manière objective ou statique mais toujours en opposition au mal-être - ou à la maladie. La maladie est ainsi une « diminution de la marge de tolérance aux infidélités du milieu ». C'est dire qu'elle réduit l'adaptativité de l'individu en diminuant sa capacité à « faire face » aux changements, inévitables ou pas, de son environnement. Langquihem donne l'exemple du diabète, lequel est généralement reconnu comme une maladie « grave » affectant le bien-être. Le philosophe s'attache à montrer qu'être diabétique, ce n'est pas seulement avoir une concentration de glucose (variation quantitative) trop importante dans le sang, mais véritablement vivre d'une autre vie. La maladie est un risque pour la prise de risques qu'est la vie. De fait, elle installe une transformation qualitative du mode de vie. Ainsi, être en bonne santé à 20 ans ne veut pas dire la même chose qu'être en bonne santé à 80. De même, le bien-être est conditionné par une série de facteurs subjectifs et objectifs ainsi que par la relation qui les unit, telle une toile serrée, entre eux.

Finalement, le bien-être s'inscrit dans une trame évolutive complexe car perpétuellement changeante. D'où il apparaît que malgré le développement de tout un éventail d'indicateurs de bien-être par les instituts de sondage (utilisés par les économistes travaillant sur l'économie du bonheur notamment), le bien-être est plus que jamais hors de portée d'une approche positiviste rationalisante qui le prive de son contenu et de sa forme en lui ôtant sa part subjective. On est alors tenté de suivre Langquihem lorsque celui-ci rappelle que le bien-être, c'est toujours un bien-être par rapport à, ou relativement à... En effet, pour l'hémophile, aucune différence physique observable à l'œil nu ne peut être faite par un observateur tant que celui-ci ne l'a pas vu évoluer dans un milieu avec beaucoup d'objets tranchants ou contondants. Le bien-être de l'hémophile varie donc selon le contexte dans lequel il se trouve, sans que l'individu lui-même ne se transforme. Pour un grabataire, le bien-être serait de monter un escalier raide sans se cambrer le dos et pour une personne âgée, ce serait de passer un hiver froid sans attraper de rhumatismes. Chacun éprouve son propre bien-être à l'aune de son expérience personnelle.

et de son vœu.

* *
*

Pour conclure, la manifestation d'un désir de bien-être marque le vœu toujours renouvelé de s'affranchir des misères de la condition humaine. Par définition, le bien-être est un appel du cœur, des tripes et de la raison dont la quête nous semble légitime puisqu'elle est compatible avec la notion de dignité humaine. Pourtant, nous avons voulu montrer que le bien-être pouvait revêtir les habits de l'artifice en détournant l'homme de sa vocation au véritable bonheur (« Bien suprême » de Spinoza qui passe par la connaissance intellectuelle de la nature de Dieu). Néanmoins, en tant que nous vivons dans des cités (« polis » en grec), la politique peut se donner comme ambition de favoriser le progrès de l'espèce humaine dans son ensemble. Il ne faut cependant pas oublier, toute bonne volonté mise à part, que le bien-être est avant tout subjectif et nécessite d'être prioritairement abordé comme tel.